

- Qu'est-ce qui fait que nous pouvons nous mettre en colère, nous fâcher, nous énerver et en vouloir à quelqu'un, ce qui abîme notre existence, nous enlève la paix, la joie... et ouvre inévitablement sur la question du pardon à donner ou non ?
- Cela peut être une forme d'agression extérieure que nous subissons, bien sûr. Mais pas seulement. D'ailleurs, nous pouvons même nous en vouloir à nous-mêmes !
- En fait, ce qui nous met en colère, c'est plus encore le fait que quelque chose met en danger notre équilibre personnel, ou pour le dire autrement, notre autonomie. La colère est une réaction de survie du « moi autonome » qui se trouve en danger.
- Cela peut être notre confort ou notre tranquillité qu'un voisin trouble par le bruit qu'il fait. Cela peut aller jusqu'à l'agression verbale ou physique subie, le vol, le mensonge, la trahison, ou toute autre forme de malveillance explicite, mais cela peut aussi simplement être l'exposition d'une règle ou d'une idée que nous ne partageons pas, qui ne nous contraint pas forcément, mais qui bouscule néanmoins nos schémas de pensée.
- Et c'est particulièrement dérangeant si cette idée démasque un mensonge que nous nous faisons à nous-mêmes.
- C'est bien pour cela que les prophètes de la vérité ont toujours été rejetés, persécutés et le seront encore jusqu'à la fin des temps
- Bref, l'autre, celui qui n'est pas moi, qui ne pense pas comme moi, qui n'agit pas comme moi, est toujours un agresseur de mon propre « moi » en puissance. De là à dire que « l'enfer c'est les autres », il n'y a qu'un pas que Jean Paul Sartre nous proposait de franchir et qui conduit inévitablement à se couper de ceux qui ne pensent pas et ne vivent pas comme nous.
 - o Et voici que saint Paul balaye cette perspective d'une phrase lapidaire : « aucun d'entre nous ne vit pour soi-même » !
- En réalité, le fond du problème (sans nier ici qu'il y a potentiellement un réel péché de l'autre à notre égard) n'est pas là où on croirait qu'il est. Il provient du « centre de gravité » de notre vie.
- La foi nous révèle que nous ne vivons pas pour nous-mêmes mais pour le Seigneur. Nous n'avons donc pas à préserver notre moi, notre ego, puisque toute notre vie a vocation à être offerte, livrée, donnée.
- Et si nous vivons effectivement ainsi, alors l'agression potentielle que nous subissons de l'extérieur peut ne plus en être vraiment une pour nous. C'est un peu comme si un voleur venait la nuit pour voler mais ne pouvait plus percer le mur de la maison car la porte serait déjà grande ouverte et tout serait déjà donné, offert !
 - o Mais qui donc peut vivre un tel don de lui-même ? un tel désintéressement ? un tel retournement de toute son existence ? et ne plus laisser de prise à la colère en lui ?
- Par lui-même, personne ! Bien au contraire, nous nous accrochons spontanément et farouchement à cette vie, à nos sécurités, à nos propriétés, à nos certitudes...
- En plus d'une méditation sur notre condition devant Dieu telle que nous la suggère le Siracide, cela ne peut pas se vivre sans cet incontournable préalable évoqué par le psaume : Dieu nous a aimé le premier, il nous pardonne toutes nos fautes en premier.
- Il nous faut ce préalable divin, surnaturel, de la grâce divine qui pardonne et redonne vie et transforme ainsi notre vie.
 - o Comme dans la parabole de l'évangile, que nous avons entendue, le point de départ est qu'aucun de nous n'est solvable.
- Notre dette vis-à-vis de Dieu est telle que nous ne pourrions jamais la rembourser. L'offense que nous lui avons infligée et que nous lui infligeons encore par notre péché est irréparable par nous-mêmes. Plusieurs vies n'y suffiraient pas !
- Or, Dieu nous remet précisément cette dette, ce qui signifie que notre vie nous est non seulement donnée gratuitement mais plus encore redonnée, toujours aussi gratuitement, alors que nous l'avions perdue !
- Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, tout ce que nous vivons, nous le devons à un autre, à chaque instant.
- Dès lors, pouvons-nous encore penser, vivre, agir en propriétaires ? S'il en est bien ainsi, nous ne le devrions pas, bien sûr !
- Et pourtant... ne le faisons-nous pas sans cesse ?
 - o Le problème est que si la parabole que Jésus nous propose ici juxtapose deux situations immédiatement et manifestement comparables, nous, en revanche, ne vivons pas facilement dans cette immédiate similitude.
- Tout homme à qui l'on vient de remettre une dette gigantesque sera naturellement et inévitablement dans une telle joie que son cœur allégé le fera agir avec compassion vis-à-vis de celui qu'il pourrait rencontrer aussitôt après et qui aurait une dette envers lui, si bien que la parabole nous paraît finalement très irréaliste !
- L'attitude du serviteur vis-à-vis de son compagnon qui lui doit un peu d'argent est clairement choquante pour n'importe qui.
- Or, ce qui rend possible cette attitude et ce que nous vivons en fait tous, c'est la distance que nous mettons entre la rencontre du Maître et la rencontre de nos compagnons ou pour le dire autrement la difficulté que nous avons à vivre en pécheurs pardonnés à chaque instant, à vivre d'une vie reçue non pas dans le passé mais bien maintenant, sans se l'approprier à nouveau, en oubliant le donateur.
 - o D'ailleurs, avons-nous seulement conscience de la gravité du péché ? de notre péché ? vraiment ?
- Avons-nous compris à quel point nous avons été rachetés ?
- Ensuite, vivons-nous sans cesse avec la conscience de ce salut reçu et de son actualité immédiate ?
- Sans quoi, il est bien certain que nous aurons tendance à dissocier l'amour que Dieu a pour nous, sa miséricorde et celle que nous devons avoir pour les autres.
- Et ce n'est pas là une affaire théorique évidemment. A moins d'être pétri de cette joie de la grâce divine reçue, nous ne pourrions pas en vivre nous-mêmes autour de nous. Il s'agit donc bien d'une transformation intérieure et incessante à vivre, à recevoir.
- Et pour cela, il n'y a pas le choix, il faut l'entretenir. Nous avons à revenir souvent à Dieu, au Christ, crucifié pour nos péchés, pour mes péchés, mort pour moi. C'est là l'antidote premier contre notre tentation permanente d'appropriation de la vie.
- Quand nous nous croyons propriétaires, quand nous agissons en propriétaires en oubliant que tout nous est en réalité toujours donné, en réclamant nos droits, en fait, nous ne vivons plus en sauvés ! Et cela, c'est grave car c'est l'enjeu unique de notre vie.
- Comme dans la parabole, le pardon divin nous a peut-être été offert, mais nous n'en vivons pas. Nous ne l'avons donc pas vraiment reçu, d'où le châtement final de la parabole qui est en réalité la traduction d'un refus de la vie nouvelle par le serviteur.
 - o Et c'est ainsi que notre capacité à pardonner révèle ce que vaut vraiment notre vie. Elle est un critère essentiel de vie véritable, la manifestation concrète de la valeur de notre relation à Dieu, de notre détachement de ce monde et de notre entrée dans le Royaume. Elle est le lieu où nous pouvons vérifier si nous vivons pour nous-mêmes ou pour le Seigneur.
- Certes, le croyant ne vit pas encore parfaitement de cette miséricorde divine mais ses fréquents retours à Dieu, au Christ crucifié, ses propres demandes de pardon dans la confession régulière, lui permettent de trouver la force de tourner les pages douloureuses de sa vie, de pardonner, d'aimer vraiment à son tour.